

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: 12

Artikel: Tranchées, obstacles et leurs défenseurs : quelques impressions du front français
Autor: Decollogny
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tranchées, obstacles et leurs défenseurs.

QUELQUES IMPRESSIONS DU FRONT FRANÇAIS

Deux ans se sont écoulés depuis que les Etats-majors européens prescrivaient de nouveaux règlements sur la fortification du champ de bataille ; et jamais règlements, synthèse des expériences japonaises, n'ont subi plus ample et prompt application.

La pratique a suivi de près la théorie ; celle-ci est-elle vérifiée par celle-là ? L'épreuve du feu a consacré sa valeur, a-t-elle prouvé sa suffisance ? Ou au contraire les enseignements de la « Grande Guerre », de la guerre d'usure, n'ajouteront-ils pas un nouveau chapitre à ces prescriptions, à nos « instructions sur la fortification de campagne » mises en vigueur l'année dernière ?

A cette question, rappelons que la fortification improvisée est intimement liée à sa manière de combattre, que l'œuvre poliorcétique est la traduction de l'idée tactique. Cette dernière a-t-elle évolué et doit-on voir dans la lutte actuelle une nouvelle forme du combat moderne ?

On devrait dès lors envisager deux périodes dans la conduite des opérations : une guerre de mouvement, traduisant l'offensive stratégique en combats de rencontre, poursuite, occupation de territoire (à la Bernhardienne) ; puis une deuxième phase, où l'équilibre des efforts étant atteint, les deux adversaires passent à la défensive stratégique, se fixent au terrain, conquis ou perdu, et cherchent à s'épuiser moralement et matériellement ; quelques sondages offensifs éprouveraient parfois leur vitalité.

L'inviolabilité des fronts acquis, l'anémie complète de l'un des belligérants pourrait seule rompre l'équilibre de cette guerre d'usure et d'usine dont l'échéance se calculerait par la statistique ou par des rapports d'économie politique.

Mais le caractère d'une telle lutte exige de nouveaux pro-

cédés et demande à la fortification improvisée un développement correspondant, insoupçonné de nos instructions.

Les renseignements récoltés pendant et après la guerre permettront la révision nécessaire. Auparavant il serait intéressant d'aller glaner quelques impressions au champ d'expérience.

Vers la Tranchée.

Le pessimisme de certains discoureurs de la capitale, l'insouciance de quelques permissionnaires ou territoriaux surprennent fâcheusement le nouvel arrivé en terre française. Mais la filière d'une ligne d'étape, les difficultés surmontées et l'adaptation parfaite du système aux conditions locales, l'exécution calme et sérieuse du travail modifient cette première impression.

Aux centres de stationnement les auto-camions et pièces d'artillerie sont disséminées et dissimulées sous la verdure et les avant-toits. Plus de parc en carré, ni de colonne de voitures ; les bâches sont couleur réséda ou couvertes de branchages. De nombreuses places d'échanges et quais militaires sont établis à la lisière des bois, reliés aux gares par un raccordement stratégique.

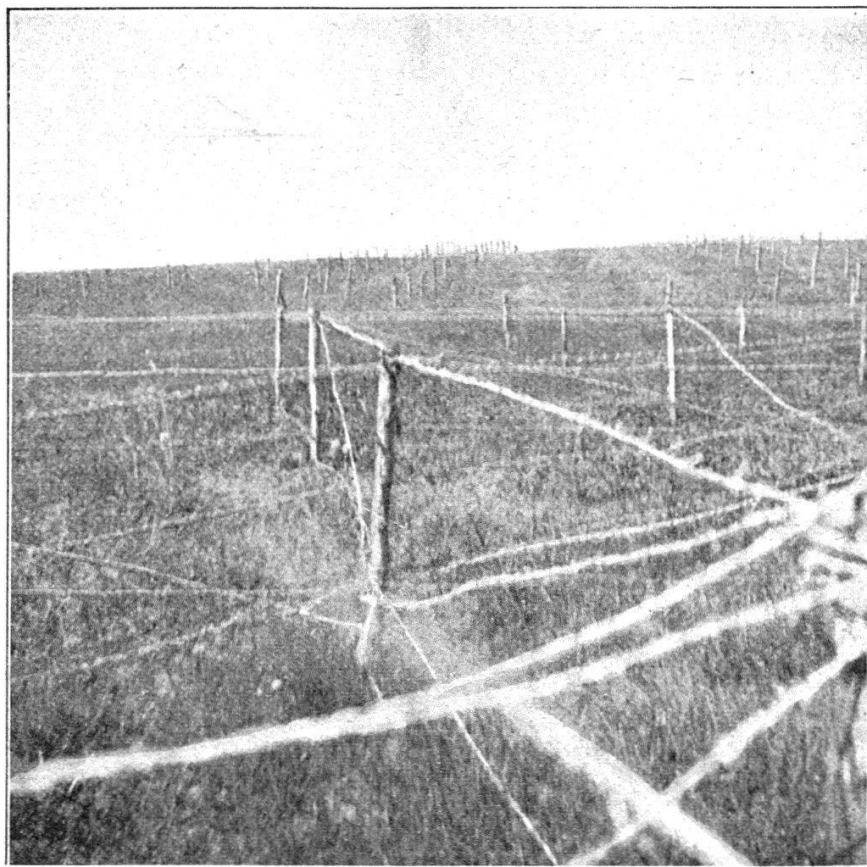
Les transports (ravitaillement et évacuation) se font par chemin de fer, autobus et chalands. Le service automobile a transformé le service de l'arrière et modifie peu à peu celui du front. Les auto-mitrailleurs, auto-canons, et auto-projecteurs forment un nouvel échelon utilisé dans le combat « anti-aérien ».

La circulation par voie ferrée est réglée par l'horaire de guerre accéléré. Les expériences faites d'une part au début de la mobilisation puis pendant la concentration et la course « à la mer » ont démontré la possibilité d'un rendement beaucoup plus grand, inattendu¹ par cette méthode de transport ; un des premiers enseignements de cette guerre sera de modifier les horaires.

De nombreuses troupes couvrent les lignes d'étapes et

¹ Montaigne, en précurseur, l'étudie dans « Vaincre » (III, 76).

cantonnent dans les localités environnantes. Aux issues de celles-ci des gardes extérieures, bien stylées, contrôlent la circulation. A 100 kilomètres du front, dans toutes les localités, logent un bataillon ou quelques compagnies qui, pour la plupart, n'ont pas encore été au feu. Cet échelonnement,



Réseau de fils de fer barbelés devant un point d'appui de 1^{re} ligne
(zone centrale en cerceau).

en profondeur, a été augmenté depuis l'extension du front anglais et « l'on a pu renvoyer des territoriaux chez eux », me dit un officier d'état-major.

La Tranchée.

Le rôle joué par les premières et deuxièmes lignes françaises, le profil des tranchées et le développement des obstacles varient avec le but tactique proposé mais aussi

avec la phase du combat d'approche dans laquelle ils sont établis.

La première ligne n'est pas comme on se le représente volontiers une suite ininterrompue de tranchées. Le contact, à 500 mètres de l'ennemi, présente des solutions de continuité. Des points d'appuis, ouverts à la gorge, reliés par des petits postes et des sentinelles, constituent dans ce cas les avant-postes français, la deuxième ligne jalonnant les positions de principales résistances. Le caractère défensif offensif de la plus grande partie du front favorise, dans cette première phase, le jeu des bonds de tirailleurs qui gagneront de nuit le point d'appui voisin.

Si la zone de combat devient inférieure à 300 mètres, le nombre des centres de résistance augmente et plusieurs courtines en échelons défensifs vont les relier. On constitue la première parallèle qui devient ligne principale de résistance, la deuxième ligne se transformant en position de repli.

Pendant cette deuxième phase la sape remplace les bonds de tirailleurs, le lance-bombes entre en jeu, la bonnette permet la fusillade.

Puis les boyaux d'attaque forment la deuxième et enfin la parallèle avancée à 25 ou 15 mètres de l'adversaire.

La troisième phase commence : la mine remplace la sape, la grenade à main le fusil, le couteau à virole la baïonnette.

L'explosion des mines et des contre-mines provoque l'effondrement des galeries, crée des couloirs qui relient les deux fronts et dans lesquels on lutte. L'ensemble, c'est le *labyrinthe*.

L'aspect de ces travaux est cahotique. On s'y perd. Les profils des tranchées établies pendant la troisième phase d'approche, au hasard du combat, sont quelconques. Leur tracé est sinueux ; larges à la base, elles sont coupées de pare-éclats en sacs de terre. Dans le talus extérieur, fait de matériaux très divers, sont aménagés quelques abris de dimensions très variables. Pas de bonnettes, les hommes tirent par les interstices des sacs de sable ou au périscope.

Dans la parallèle avancée, à 8 ou 10 mètres de l'ennemi, les dépôts de grenades sont à portée de mains, les sacs de

munition à proximité des tireurs. Ceux-ci se tapissent à l'abri du talus extérieur. Ils sont attentifs ; leur physionomie est grave, sérieuse, mais calme ; aucune parole n'est prononcée, le bruit attire la grenade et l'écouteur guette la mine.

Tout autre est l'organisation systématique des tranchées établies pendant la première phase d'approche et caractérisée par : un *profil* surbaissé à 2 mètres, collé au sol ; l'étranglement du couloir réduit à 50 centimètres à la base ; la verticalité de parements étayés par un *clayonage* de branchage ; un double fond à claire-voie permettant l'écoulement de l'eau, et une banquette inférieure de 25 centimètres sur laquelle monte le tireur. Les bonnettes sont remplacées par des *meurtrières*¹ avec revêtement en bois, ne limitant pas le champ de tir, posé sur le sol naturel et recouvert d'un talus ensemencé de 25 centimètres de hauteur, de 2 à 3 mètres de pente douce. Pas d'appui de coude, mais des enfoncements pratiqués dans le parement intérieur à 10 centimètres en-dessous des meurtrières.

On ne creuse plus de niches dans le talus extérieur. Elles sont remplacées par des *abris* pour 10 ou 15 hommes établis en contre-bas du sol de la tranchée, dans le talus intérieur. Leur accès, face à l'ennemi, en est protégé par un blindage ; une liaison téléphonique et des gradins de franchissement complètent ces installations.

Les *mitrailleuses* flanquent habilement l'avant-terrain et les obstacles. Leur emplacement est couvert par un plafond blindé de madriers, pierres et terre de 80 centimètres.

Près des obstacles les *postes d'écoute* sont reliés aux observateurs de la tranchée par une sonnette d'appel.

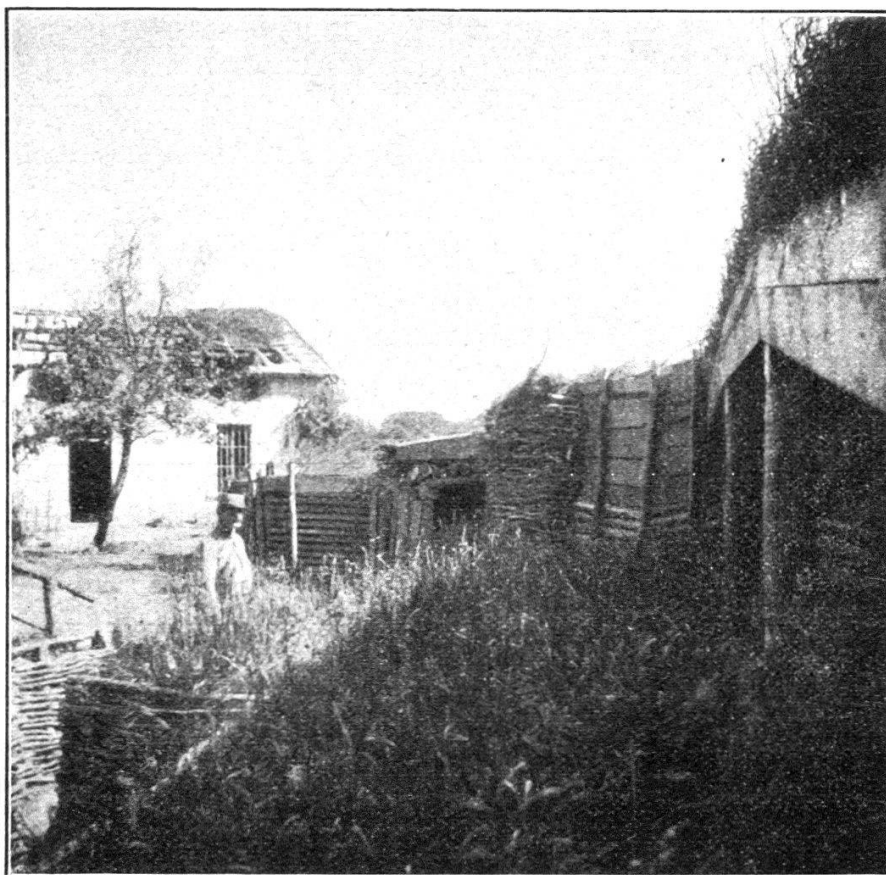
Le *tracé* des fossés de tirailleurs est très sinueux ; on dirait un ruban dentelé festonnant les ondulations du terrain. Les traverses sont inutiles, les *pare-éclats* très nombreux forment cloisons étanches tous les 2 ou 3 mètres.

Des *simulacres d'ouvrages* ont-ils été établis ? Nous n'en

¹ En 1890 déjà, M. Paul Mayor a présenté aux lecteurs de la *Revue militaire* des modèles de meurtrières identiques à celles que nous avons vues sur le front français. Ces meurtrières avaient été expérimentées par le colonel Coutau et on retrouvera son rapport, si nous ne faisons erreur, dans un des fascicules de la *Revue militaire suisse* de 1890.

n'avons pas vu. La feinte est pourtant d'un heureux effet. Le commandant de la 7^{me} armée n'enseigne-t-il pas que « si pour 200 mètres d'ouvrages occupés, vous en faites 1000, vous pouvez espérer que le feu de l'ennemi sera cinq fois moins efficace ¹. »

Les bois forment un rideau dès maintenant recherché.



Une partie du blockhaus de la forêt de Ch. (Les emplacements de tir, couverts, ne sont pas visibles.)

Par eux la manœuvre avant la bataille devient invisible, le mouvement de retraite est masqué, souvent protégé ². Les artilleurs affectionnent leur lisière que les aviateurs évitent. Les futaies dissimulent les pièges les plus variés. Les clairières permettent l'établissement des *blockhaus* qui comman-

¹ *Infanterie*, Général de Maudhui, p. 151. Paris, Lavauzelle.

² A condition que leur étendue soit suffisante. Les artilleurs français du 20^{me} corps l'ont prouvé à la brigade bavaroise qui occupait le bois de Crévic. (Combats du Couronné de Nancy.)

dent les cheminements et leurs accès ; très répandus ces fortins jalonnent la deuxième ligne à travers la forêt.

La plupart des saillants sont transformés en *centre de résistance* pour une compagnie. On y accède par deux cheminements : l'un de nuit direct, l'autre de jour défilé. Les tranchées de tir sont à l'intérieur de la lisière, recouvertes



Effet de l'éclatement d'un projectile des obusiers de Noroy dans le cimetière de Pont-à-Mousson (105^e bombardement).

d'un blindage de 80 centimètres. Les postes d'écoute et d'observation, les nids d'aigle sont réunis au poste de commandement et à la batterie voisine par liaison téléphonique ¹.

Outre les abris des tranchées, des gourbis enterrés, confortables, sont élevés à une centaine de mètres de la première ligne. Si les conditions tactiques ne l'exigent pas, pendant

¹ La dotation des « ateliers » de l'infanterie et de l'artillerie en fil de combat a été considérablement augmentée (500 mètres au début).

les accalmies, on évitera d'exposer la troupe. « Le jour on dort d'un œil, la nuit on travaille » nous dit le commandant d'un secteur. Le jour, les hommes reposent dans les gourbis, les guetteurs et quelques mitrailleurs occupent les emplacements de combat ; pas de patrouille et peu d'hommes de liaison. La nuit, les postes sont doublés et des sections vont en reconnaissance dans l'avant-terrain. Dans cette zone battue, il existe certains replis de terrain, fermes ou villages, dont l'occupation permanente n'est avantageuse à aucun des belligérants, mais que se disputent les patrouilles. Celles-ci ont imaginé, pour ne pas s'égarer en s'y rendant, de suivre, tel le fil d'Ariane, un lacet posé sur le sol. Par l'un d'eux on traverse ¹ les obstacles.

Devant la Tranchée.

Obstacles. — Leur développement est considérable et leur efficacité très grande ². D'un abri, nous distinguons trois zones : deux séries de 12 à 18 mètres de largeur de fils de fer barbelés ordinaires, séparées par une zone centrale de fils de fer en cerceaux. Cette haie artificielle, compliquée de trous de loup, a une largeur totale de 100 mètres. *Le réseau tubulaire* central a plusieurs avantages : déroulé en séries, sa pose est plus rapide ; peu visible, il est infranchissable sans une destruction préalable qui est plus difficile ³.

Pendant la deuxième phase d'approche, il n'est plus possible d'établir de réseaux. On pousse ou roule des *chevaux de frises* devant le front des galeries d'attaque.

Pendant la troisième phase, la contre-mine sera l'obstacle qui enrayera l'offensive ennemie.

¹ Grâce à l'obligeance d'un officier d'Etat-major.

² Appelé les barricades de France ; les soldats disent aussi : « Enlevez-nous les fils de fer ennemis et nous nous chargeons des Allemands de France ».

³ Les Français n'utilisent plus les projectiles d'artillerie pour détruire les réseaux de fils de fer ; on obtient un meilleur résultat en sapant la base des pieux par le tir de la mitrailleuse.

Sous la Tranchée.

De la parallèle avancée à la position ennemie il n'y a qu'un saut ; rapide et imprévu, il permettrait, semble-t-il, de maîtriser l'adversaire. Mais celui-ci anéantirait, avec ses mitrailleuses de flanquement, assaillants et défenseurs, pêle-mêle. La destruction préalable de ces engins s'impose ; la



Le village de Br. sur S. occupé alternativement par les patrouilles allemandes et françaises. (La maison à l'extrémité de la rue est allemande.)

mine en est le moyen. La difficulté est de placer le fourneau au bon endroit et de déjouer la parade de l'ennemi, la contre-mine.

L'écoute, qui consiste à déterminer la profondeur, la direction et la distance de la contre-mine, est une opération délicate. D'autre part, l'exécution des mines et camouflets exige une instruction spéciale.

Celle-ci est donnée sur le front aux *cours de mineurs*. Aux chantiers de l'un d'eux, près de Pont-à-Mousson, nous avons vu le soldat français, courageux et entreprenant, prouver ses aptitudes dans l'exécution des rameaux de combat, leur étayage, le bourrage et l'amorçage des fourneaux, l'explosion des camouflets.

Le défenseur de la Tranchée.

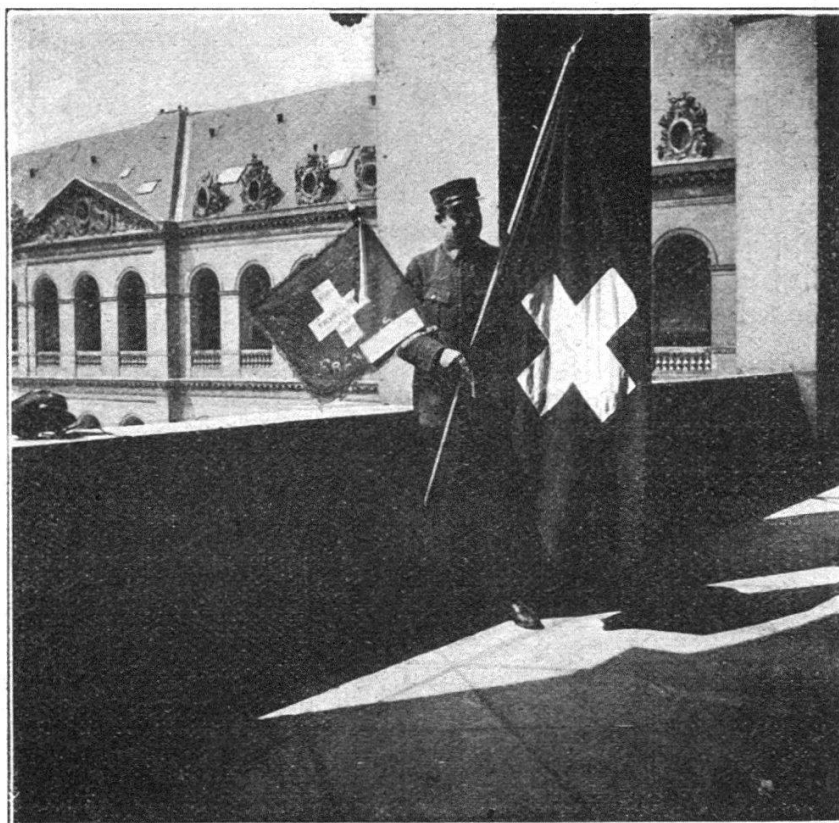
« Les armes et les murs ne sont pas tout à la guerre. » L'outil vaut ce que vaut l'ouvrier. Trois exemples montreront la troupe mieux que des généralités. Une prise d'armes derrière le front pour une remise de décorations. Deux régiments de territoriaux s'y rendent. Ils sont composés d'hommes plus âgés que ceux de notre landwehr, mais leur tenue et leur démarche restent très dégagées ; les sections sont de 40 hommes ; ceux-ci, rasés et propres, l'équipement en ordre mais variable d'une section à une autre (forme du sac, guêtres en cuir ou bandes molletières, nombre des cartouchières). L'allure est rapide, les pas de 60 centimètres. Cette démarche convient aux hommes qui, l'arme portée, gardent le même pas plus d'une heure. Les cadres sont passifs, personne ne faisant attention à la troupe dont l'alignement est suffisant, l'inclinaison des armes excellente.

La remise des décorations dure une demi-heure, pendant laquelle les hommes présentent l'arme... dans une immobilité relative.

Peu de différence entre l'active et la territoriale dans le défilé qui a suivi. Après l'infanterie, la cavalerie. C'est une troupe d'élite dont les hommes, parfaitement stylés, font une excellente impression. La plupart des régiments sont remontés à trois escadrons. Avec le surplus on a formé des *groupes légers* à trois pelotons à pied et un cycliste.

Près du front. — Marche d'entraînement d'un bataillon de chasseurs de la classe 15. Le commandant, un capitaine décoré, le bras en écharpe, est jeune, mais ses chefs de compagnie et lieutenants ont dépassé la quarantaine. Les officiers

portent le sabre ce qui est très exceptionnel ; la troupe est en « bleu horizon » dont on est peu satisfait : c'est trop clair et trop salissant. Les hommes, « les petits 15 » comme on les appelle, sont encadrés d'engagés volontaires barbus. La colonne de marche est très allongée, les sections se reforment en ligne à la halte-horaire, les faisceaux formés avec la baïonnette. L'allure est de 108. Le paquetage est complet.



Deux drapeaux suisses exposés aux Invalides. L'un fut déposé par les Suisses engagés volontaires, l'autre a été offert aux grands blessés à leur passage en Suisse.

L'équipement est variable : le havre-sac mou remplace le sac rigide, la jambière se substitue à la molletière. La discipline de marche n'est pas stricte. Pas de traînard, le bataillon a déjà parcouru 35 kilomètres.

Sur le front. — Un régiment de réserve va occuper une position en deuxième ligne. Pour s'y rendre il y a quelques kilomètres à faire en marche à volonté très libre. Des hommes

sortent du rang, la colonne en désordre s'allonge beaucoup. Avant le fractionnement on traverse un village. Un coup de sifflet retentit, les chefs de compagnie lèvent le bras. Instantanément les rangs se reforment, s'alignent, les pipes s'éteignent, le silence est complet. Les officiers subalternes ne se sont pas même retournés, confiants dans leurs hommes qui sont en mains ¹.

L'occasion ne nous a pas été donnée de suivre les actions de cette troupe au combat. Cette troupe, l'infanterie, *l'homme* en est l'essence.

Le soldat français ne se présente pas à son avantage. Très franc, il ne sait voiler ses défauts. Insouciant, il oublie de prendre la position en parlant au supérieur et souvent ne lui rend pas les honneurs ². A Paris et plus près du front on rencontre des hommes dont la tenue et l'équipement feraient rougir un caporal. Je n'ai cependant jamais vu de soldat dont le langage et les manières ne fussent pas parfaitement corrects.

Le commandant de la 7^{me} armée, général de Maudhui, le juge intelligent mais raisonneur, « plein d'amour-propre mais demandant à être vu pour bien faire, brave et enthousiaste mais aussi prompt à se décourager qu'à reprendre confiance ³. »

Il s'intéresse aux nouvelles situations, il se passionne pour sa mission et voit dans le respect de sa consigne, le devoir le plus élevé de son activité militaire.

¹ Un correspondant de la *Revue* admirait dernièrement ici la « reprise en main » allemande. Un coup de sifflet, puis les commandants de compagnie ont levé la main, puis commandé : « Achtung ». Un ordre sec se répète le long de la colonne, les armes sont portées, et le pas cadencé se déclanche, les pieds à plat, jambes tendues, frappent le sol, têtes levées (p. 336 et 337, Août 1915). Près de l'ennemi, nous préférons le système français, moins bruyant et plus simple !

² A cet égard le général Maitrot écrit : « La vérité, c'est qu'il y a dans l'armée française plus de laisser-aller que dans l'armée allemande, les marques extérieures de respect y sont rendues avec moins de solennité et d'apparat ; mais, qu'on ne s'y trompe pas, dans le salut bon enfant et quelquefois négligé du soldat français, il y a, pour son officier, un mélange de réel respect, d'affection et de confiance, qu'on chercherait en vain dans le salut, souvent ridicule par son exagération, du soldat allemand. » *Les armées française et allemande*, p. 100 (Berger-Levrault).

³ *Infanterie* (p. 44). Général de Maudhui. Paris, Lavauzelle.

Sa loyauté, son altruisme sont des qualités très développées chez lui, parfois d'une façon excessive. Qu'on m'en permette une preuve : C'est près de notre frontière, au bois du L. où les deux lignes française et allemande s'appuient à 300 mètres d'intervalle. A la lisière allemande un « Garde-schutze » barbu, sans arme et sans gêne, chauffe au soleil ses membres endoloris. Vis-à-vis, dans la tranchée française, un sergent du 99^e territorial épaula son fusil, vise longuement, le doigt sur la détente, puis... calme, repose son arme. Il ne m'a pas vu, je m'approche : « Pourquoi n'avez-vous pas tiré ? » Il me fait cette réponse magnifique : « Il était sans arme et peut-être père de famille ! »

Epiloguer et comparer le moral du soldat français avec celui de son adversaire est un travail inutile. Nous nous bornerons à dire que les officiers auxquels nous avons causé, les soldats que nous avons interrogés ont tous la même foi dans l'avenir, la même bonne humeur, le même entrain. Et la régularité, le calme avec lequel ils accomplissent leur devoir rend confiant. Et l'on accordera cette confiance à ceux qui ont fait le rétablissement de la Marne.

* * *

Qu'il me soit permis de dire ici l'amabilité et la camaraderie avec laquelle on accueille en France un officier suisse. Une réception des plus courtoises lui est réservée et des sentiments de reconnaissance lui sont exprimés pour ce que nous faisons pour leurs blessés. Très affablement on s'intéresse à notre situation délicate de neutre et partout on est élogieux sur notre armée que beaucoup d'officiers connaissent en détail.

DECOLLOGNY.

